

FABIANISME ET COMMUNISME: LES WEBB ET L'UNION SOVIÉTIQUE

(Suite et fin)

Jusqu'ici, nous n'avons envisagé que l'analyse faite par les Webb des structures internes de l'Union soviétique. L'étude du régime communiste russe dans ses relations avec le monde extérieur forme cependant une partie également importante, et non moins significative, de «Soviet Communism».

Une des critiques que la presse bourgeoise adressa au livre des Webb lors de sa parution est de ne pas avoir insisté sur le caractère spécifiquement russe de l'expérience communiste en Union soviétique.¹ Les éloges des auteurs eussent en effet été acceptés avec beaucoup moins de réticence et leur livre eût causé moins de sensation, si leur thèse avait épargné les susceptibilités occidentales et respecté certains principes sacro-saints quant à la supériorité de la civilisation occidentale. Il leur aurait suffi, en substance, de faire suivre leurs commentaires laudatifs d'un avertissement indiquant que, quelle que soit la valeur des institutions et le bilan impressionnant des réalisations soviétiques, les principes et le système sur lesquels elles se fondent n'ont de valeur que dans le contexte russe et ne pourraient trouver application ailleurs, notamment en Europe occidentale. En fait, tout le monde eût été rassuré si l'affirmation du caractère grandiose de la civilisation soviétique eût été de pair avec celle de sa non-exportabilité. Or, Sidney et Beatrice Webb ne suggèrent rien de tel. Bien au contraire, ils croyaient que le régime communiste l'emporterait sur le capitalisme et que le monde entier en adopterait les principes d'organisation sociale. Ils le croyaient et ils le proclamèrent.

Cependant, ce processus de diffusion du communisme dans le monde n'est pas envisagé selon les règles classiques de la politique ou de la diplomatie et moins encore de la révolution ou de la subversion. Paradoxalement peut-être, la possibilité de répandre le communisme dépend, selon les Webb, de son édification dans un seul pays.² C'est, en effet, en construisant, dans les limites de la Russie, une société

¹ *The Spectator*, 13.12.1935, p. 992.

² *Soviet Communism*, pp. 886, 895-6.

prospère et juste que les communistes prouveront au monde la supériorité de leur organisation politique et économique. Ce que la révolution mondiale est incapable de réaliser, la vertu de l'exemple et les pouvoirs de persuasion le feront. Voilà, un des fils conducteurs qui unissent le fabianisme des Webb – pour qui le socialisme devrait son triomphe non à l'action révolutionnaire ou revendicative des masses, mais au progrès des lumières – à leur pro-soviétisme ardent. Car, quels qu'eussent été les doutes de Beatrice Webb quant à l'inévitabilité et à l'efficacité du gradualisme, ces inquiétudes et ce scepticisme ne se retrouvent pas dans «Soviet Communism». La radicalisation de la pensée politique webbienne est un fait certain, nous le montrerons, encore que des différences de nuances aient existé entre les deux époux. Mais dans «Soviet Communism», et plus particulièrement dans les passages consacrés aux relations entre le communisme russe et le monde extérieur, on n'en perçoit guère l'écho.

Ainsi, l'internationale syndicale communiste, le Comintern et l'ensemble des partis communistes européens font l'objet d'une critique très sévère. Ils sont considérés comme peu représentatifs de la classe ouvrière; leur «tactique de division» est condamnée, de même que leur soumission aux «ordres de Moscou».¹ En outre, les tentatives communistes pour créer et consolider un «Front populaire» avec les socialistes sont accueillies avec réserve et scepticisme.² Notons toutefois que la préface que Beatrice Webb écrivit en 1942 pour la 3^{ème} édition du livre rend un son de cloche fort différent et marque un rapprochement par rapport aux thèses communistes: elle va jusqu'à préconiser la fusion des Internationales socialiste et communiste, ainsi que celle des organisations syndicales.³

Une telle optique devait nécessairement se heurter à une difficulté: comment faire passer la critique véhémement du «communisme international» avec l'éloge du communisme russe alors que l'un et l'autre trouvent leur source à Moscou? Pour surmonter cette difficulté, les auteurs s'efforcent de dissocier la III^{ème} Internationale et ses sections nationales du gouvernement russe, en reconnaissant toutefois qu'une telle différenciation est récente et trop mince encore, mais suffisamment avancée cependant pour offrir des garanties pour l'avenir. D'une part, il y aurait le Comintern se raccrochant au vieux rêve de la révolution mondiale et incapable d'abandonner complètement sa tactique de «subversion»; et de l'autre, le gouvernement soviétique,

¹ Ibid., pp. 166-167, 893-895.

² Ibid., p. 894.

³ Préface de B. Webb, p. XLIX

partisan de l'alliance avec les démocraties occidentales pour la formation d'un bloc anti-fasciste, meilleur soutien de la politique de «sécurité collective» et sincèrement rallié au principe de la non-ingérence dans les affaires intérieures des États.¹ Sous l'influence de cette attitude positive et constructive – c'est-à-dire du gouvernement soviétique –, le Comintern tendrait d'ailleurs à assouplir ses positions intransigeantes.² Mais un tel assouplissement est à ce point contraire au passé et à l'esprit de la IIIe Internationale que les Webb ne trouvent de réconfort réel que dans la conviction que Staline veut, en fait, supprimer le Comintern.³

Comme le disait G. D. H. Cole dans l'étude qu'il consacrait à Sidney et à Beatrice Webb à l'époque de leur voyage en U.R.S.S. : si les Webb avaient visité la Russie de Trotski, «ils s'y seraient sans doute sentis bien moins à l'aise que dans celle de Staline».⁴

Le fait est qu'ils «s'y sentaient fort à l'aise». Ce qui plus est, ils formulaient quant à l'avenir de l'Union soviétique les pronostics les plus optimistes. Il leur semblait hautement probable que «si l'augmentation de la production et de la population se poursuivent au rythme atteint, l'U.R.S.S.... (sera) d'ici vingt ou trente ans le pays le plus riche du monde et aussi celui dont les habitants jouiront du plus grand nombre de libertés individuelles».⁵ Et ils affirment plus loin qu'«étant donné les réalisations dont il peut se prévaloir au cours des dernières dix années, le communisme soviétique ne peut qu'aller de l'avant, armé d'une confiance toujours plus grande dans le pouvoir de diffusion de sa doctrine».⁶

* * *

¹ Soviet Communism, p. 319.

² Ibid., pp. 891-894.

³ Préface de B. Webb, p. XLVIII.

⁴ G. D. H. Cole, *Persons and Periods*, p. 321. Ils avaient en effet éprouvé très peu de sympathie pour la Russie soviétique à l'époque où Trotski y exerçait une partie du pouvoir. Aussi peu de sympathie que pour Trotski lui-même à qui le deuxième gouvernement travailliste dont Sidney Webb faisait partie refusa le droit d'asile lorsque Staline l'exila. Trotski avait rencontré les Webb à Prinkipo en mai 1929 et leur avait confié son intention de demander asile à la Grande-Bretagne dès qu'un gouvernement travailliste y aurait pris le pouvoir. Les Webb lui avaient fait remarquer que sa demande aurait peu de chances d'être satisfaite, les travaillistes étant soucieux de ménager la droite. (Trotski : *Ma Vie*, 3e éd., Paris, 1953 ; p. 582). Notons que, sur le plan de la polémique, Trotski n'avait jamais ménagé les Webb, pas plus que le fabianisme, ce «pauvre, ce misérable, ce stupide fabianisme», dont il disait dans «Where is Britain going» (Londres, 1926, p. 75) qu'il était «le groupe politique le plus réactionnaire de Grande-Bretagne» et que «sa faillite signifierait la libéralisation de l'énergie révolutionnaire du prolétariat britannique».

⁵ Soviet Communism, p. 833.

⁶ Ibid., p. 897.

Nous avons accordé une place considérable à l'analyse de «Soviet Communism», mais nous ne la croyons pas hors de proportion avec l'importance de l'œuvre. C'est dans ce volume énorme, où le meilleur voisine avec le moins bon, et dont les faiblesses ne mettent pas en cause une valeur reconnue par la critique quasi-unanime¹, que se trouve l'essentiel de la pensée des Webb sur l'Union soviétique, et donc la clé du problème que nous étudions. En dehors de cette œuvre, on ne découvre que des remarques incidentes, éclairantes certes, mais moins essentielles. En dehors de cette œuvre, il faut retenir les observations et les témoignages de ceux qui ont connu Sidney et Beatrice Webb. Ils montrent au moins que l'admiration qu'ils éprouvaient pour la Russie communiste ne fit que croître pendant les dernières dix années de leur vie. Le terme d'«admiration» ne rend d'ailleurs que faiblement compte de leurs sentiments. C'est de vénération et d'amour qu'il faut bien plutôt parler: «Les vieilles gens», dit un jour Beatrice elle-même, «tombent parfois amoureuses de la façon la plus ridicule qu'on puisse imaginer – de leur chauffeur par exemple; nous trouvons qu'il est plus digne de s'être épris de l'Union soviétique». Cette passion crût avec le temps, «bien que (Beatrice Webb) en atténuaît les transports»², «elle ne cacha jamais qu'elle considérait la Révolution russe comme l'événement le plus important qui s'était déroulé au cours de sa vie».³

Les procès de Moscou n'ébranlèrent pas la foi des Webb; le pacte germano-soviétique leur apparut comme l'inévitable riposte de la diplomatie russe aux capitulations occidentales devant la montée du nazisme; la guerre de Finlande comme une nécessité stratégique imposée par la germanophilie du gouvernement finnois et la perspective d'une guerre entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne.⁴ Quand cette politique russe, toutefois, éveillait leurs doutes ou leurs inquiétudes, les Webb refusaient de les exprimer publiquement.

En 1941, Beatrice Webb démissionna de ses fonctions de Présidente d'honneur de la Société fabienne. Elle adressa en cette occasion à ses membres un dernier message dont on ne s'étonnera pas outre-mesure qu'il soit presque entièrement consacré à l'U.R.S.S. Elle y dénonçait la «dangereuse tendance que l'on trouve non seulement dans les milieux capitalistes, mais également dans certains cercles travaillistes

¹ Voir *The Times Literary Supplement*, 7.12.1935; *The New Statesman and Nation*, 7.12.1935; *The Spectator*, 13.12.1935; *The Daily Worker*, 30.11.1935; *The Daily Herald*, 28.11.1935 où, assez paradoxalement en apparence, Sir Walter Citrine émit les réserves les plus sérieuses et un jugement généralement sévère.

² Cité par M. I. Cole, *Beatrice Webb*, p. 173.

³ *Ibid.*, p. 179.

⁴ *Ibid.*, p. 187; M. I. Cole, *Sidney et Beatrice Webb*, p. 44; B. Drake, *The Webbs and Soviet Communism*, dans *The Webbs and their Work*, p. 230.

à dénigrer l'organisation intérieure de l'Union soviétique» et rappelait que «depuis 1931, le gouvernement britannique, par sa politique d'apaisement¹ à l'égard des États fascistes unis par le Pacte anti-comintern, les avait incités à attaquer la Russie»; elle lançait cet avertissement solennel: «si cette politique de dénigrement et d'hostilité se poursuivait, nous pourrions gagner cette guerre, mais nous ne gagnerions certainement pas la paix».¹

Quant à Sidney Webb qui survécut pendant deux ans à la fin de la guerre, il critiqua jusqu'à la fin de sa vie la politique des démocraties occidentales qu'il rendait principalement responsables des premières escarmouches, puis des rapides progrès de la guerre froide.²

* * *

Quelques auteurs ont tenté d'offrir une explication de la «conversion» des Webb, sans toujours en rechercher les causes fondamentales. Harold Laski, dans une conférence faite en 1947³ se bornait à évoquer les déceptions provoquées par les nombreux échecs travaillistes en Angleterre, et principalement par la décomposition du gouvernement MacDonald en 1931, et les «séductions» de la Constitution démocratique russe de 1936, dont le projet était au point au moment de la publication de «Soviet Communism». L'explication offerte par Margaret Cole⁴ est aussi sommaire et partielle, et guère plus convaincante: la société soviétique aurait entrepris de s'organiser en s'appuyant sur ces institutions que les Webb avaient étudiées avec le plus d'attention parce qu'ils les considéraient comme garantes d'un avenir socialiste.

Barbara Drake, qui accompagna Sidney Webb au cours du second voyage qu'il fit, sans Beatrice, en Russie, pendant l'été 1934, est à la fois plus complète et, selon nous, plus proche de la vérité. Elle note comme facteurs déterminants de l'évolution des Webb, la montée du fascisme liée à celle du capitalisme monopolisateur, la crise travailliste et, d'autre part, la planification soviétique et l'abandon par les Russes de toute expérience de «gestion ouvrière»⁵. Enfin, Trotski dans «La Révolution trahie», faisant allusion aux «amis de l'Union soviétique» que sont devenus les Webb, offre également une explication, plus brillante dans sa formulation que complète et objective dans son contenu.⁶

¹ Fabian News, juin 1941.

² B. Drake, op. cité, p. 232.

³ H. Laski, *The Webbs and Soviet Communism*; Webb Memorial Lectures, Londres 1947.

⁴ M. I. Cole, *Beatrice Webb*, p. 175.

⁵ B. Drake, op. cit., p. 234.

⁶ L. Trotski, *La Révolution trahie*, Paris s.d., pp. 338 et 339.

Nous voudrions ici corriger et surtout compléter des données par trop succinctes et fragmentaires et, finalement, élargir le problème aux dimensions des idéologies, le fabianisme et le communisme, dépassant les personnes et les événements contingents. Nous pourrions ainsi et en définitive, voir dans quelle mesure il y eut «découverte» plutôt que «conversion», «reniement» et non revision et correction d'une évaluation erronée ou hâtive.

A. LA CRISE DU MONDE OCCIDENTAL

Il est certain que les crises économiques et politiques de l'entre-deux guerres furent pour beaucoup dans l'évolution de la pensée web-bienne. Le gradualisme, avec la tactique de «permeation» qui en découlait, était trop foncièrement optimiste pour ne pas être ébranlé par les déceptions de la paix retrouvée et par la perspective des nouvelles épreuves que l'Europe devait affronter. L'impression produite par ces conditions politiques et sociales détériorées était d'autant plus grande que l'Angleterre, avec son chômage endémique, se trouvait au centre de la crise économique mondiale et que, sur le plan politique, si le fascisme n'y enregistrait que des progrès insignifiants, le travaillisme par contre y révélait ses limitations et sa faiblesse. Quant au capitalisme, le spectacle de la misère des masses et de la richesse de quelques-uns ajouté à la stagnation de l'économie en proclamaient la faillite, confirmant le verdict exprimé en 1923 par les Webb dans «*The Decay of Capitalist Civilisation*». L'Europe, enfin, et la Grande-Bretagne en particulier, voyaient leur domination d'autrefois secouée dans ses fondements. D'où cette résurgence continuelle du thème si caractéristique du déclin que nous avons relevée dans le *Journal de Beatrice Webb*.

La crise politique anglaise de 1931 a, à cet égard, moins d'importance qu'on tend généralement à lui donner. Nous avons vu que Beatrice ne l'avait pas attendue pour juger sévèrement le Parti Travailliste et pour s'engager dans la voie du «pro-soviétisme». Certes, le désastre travailliste de 1931 dut contribuer à aligner Sidney sur Beatrice, mais, en tous cas, c'était cette dernière qui donnait souvent à l'association son impulsion de base, car «elle avait un esprit plus rapide et une imagination plus riche que Sidney».¹ D'ailleurs, la brève analyse qu'il fit de la crise de 1931² n'indique pas que les conséquences qu'il en dégageait dussent l'inciter à bouleverser les thèses réformistes qu'il tenait pour acquises. Les remèdes qu'il proposait au Parti Travailliste ne s'élevaient pas au-delà des lieux

¹ G. D. H. Cole, *Persons and Periods*, p. 331.

² S. Webb, *What Happened in 1931; A record* (Fabian Tract no. 237), Londres 1932.

communs et n'offraient en tous cas nulle trace de «révision déchirante» dans le choix des méthodes d'action politique.¹ Tout au plus, signalait-il que la crise politique anglaise de 1931 prouvait «la force extraordinaire du capitalisme britannique et de la classe gouvernante en Angleterre», ajoutant que même si le système capitaliste montrait des signes de dégénérescence, il n'en contrôlait pas moins l'économie anglaise et les grands moyens d'information.² «L'imagination plus riche» et «l'esprit plus rapide» de Beatrice l'avaient précédé sur la voie d'une telle découverte et en avait formulé la réalité en termes bien plus nets et plus radicaux.

Le fascisme joua également un rôle, mais dans une mesure plus faible, du moins avant la parution de «Soviet Communism». Sa venue au pouvoir en Italie n'ébranla pas les convictions de Beatrice et n'entama pas l'optimisme démocratique de Sidney. Il n'empêche que l'affrontement des partis d'extrême-droite et de leurs ennemis de gauche contribua certainement à cristalliser en deux pôles d'attraction rivaux les candidats à la prise du pouvoir: entre les conservateurs anti-démocrates et les communistes partisans de la violence, Beatrice Webb n'entrevit pas de troisième force possible. L'anémie de la «gauche démocratique», c'est-à-dire des sociaux démocrates, lui apparaissait évidente et peut-être irrémédiable. Après le triomphe du nazisme, l'anti-hitlérisme rapprocha sans doute encore les Webb de l'Union soviétique qui, jusqu'en 1939, se présentait comme le seul adversaire décidé de l'Allemagne.

B. LES CONSTANTES DE LA PHILOSOPHIE WEBBIENNE

Quelle que soit l'importance d'événements comme la montée et les victoires du fascisme en Italie, en Allemagne, en Autriche et en Espagne, quelle que soit en outre celle du déclin démocratique et socialiste en Europe occidentale, il est certain qu'ils n'auraient pas eu dans l'esprit des Webb un tel retentissement et qu'ils n'eussent pas suffi en tous cas à leur faire adorer avec tant de chaleur cette Russie soviétique qu'ils avaient condamnée avec une aussi implacable, une aussi cohérente et logique sévérité, si le régime communiste n'avait présenté, dans sa première version stalinienne du moins, des caractéristiques qui correspondent à certains thèmes constants de la pensée webbienne et à certaines de leurs aspirations les plus profondes et les plus permanentes.

¹ Ibid., p. 14.

² Ibid., p. 13.

1. *L'économie planifiée*

La caractéristique fondamentale du régime économique et social de l'U.R.S.S. ne pouvait manquer de rencontrer l'approbation de Sidney et Beatrice Webb: l'instauration de la planification sur les ruines du capitalisme en Russie se concilie tant avec leur haine de ce dernier qu'avec leur amour d'une société ordonnée et fonctionnant selon les prévisions d'un plan rationnel.

Dès 1897, dans leur «*Industrial Democracy*», ils affirmaient que «lorsque les conditions de l'emploi sont réglées systématiquement de façon à assurer une alimentation adéquate, l'instruction et les loisirs à tout citoyen capable, alors la grande masse de la population aura pour la première fois la possibilité d'épanouir... et de satisfaire sa soif de connaissances et de beauté».¹

Cette première allusion à une société dont l'économie serait rationnellement organisée sera précisée par la suite et approfondie. On pourrait multiplier les citations prouvant l'inclination des Webb en faveur d'un système économique et social procédant, non plus d'initiatives individuelles ou de groupes commerciaux, industriels et financiers sans responsabilités, mais d'une autorité agissant dans l'intérêt de la collectivité et en connaissant les besoins. Le planisme forme, selon eux, un élément essentiel du socialisme. Comme ils l'écrivaient en 1913 dans une série d'articles publiés par «*The New Statesman*» et intitulée «*What is Socialism*», «le socialisme implique la substitution de la coopération à la concurrence et toute coopération entre les hommes exige un plan cohérent qui puisse être expliqué à tous ceux qui participent à sa réalisation...»²

On a pu dire que «si un homme pouvait être considéré comme le prophète du socialisme planifié..., cet homme serait Sidney Webb».³ Car «c'est lui et sa femme qui ont donné au socialisme britannique l'idée de la planification».⁴ Et dans sa critique, très favorable dans l'ensemble, de «*Soviet Communism: A New Civilisation?*», le «*Times Literary Supplement*» notait avec justesse que «la mise en œuvre du plan en Russie soviétique a sans doute exercé elle aussi une véritable fascination sur l'esprit de ceux qui ont toujours manifesté un penchant pour l'organisation et pour la planification.»⁵

Cette planification russe, inaugurée systématiquement avec le premier Plan quinquennal de 1928, les séduisait d'autant plus qu'elle

¹ S. and B. Webb, *Industrial Democracy*, 3e éd., Londres 1911, p. 849.

² *The New Statesman*, 26.4.1913, p. 76.

³ G. D. H. Cole, *Persons and Periods*, p. 321.

⁴ *Ibid.*, p. 328.

⁵ *The Times Literary Supplement*, 7.12.1935

avait, par rapport à tous les projets élaborés par les Webb, un avantage incontestable: celui d'être entré dans le domaine des réalités. En voyant les premières conséquences pratiques, le théoricien fabien trouvait la preuve du réalisme d'une conception à laquelle on avait maintes fois fait le reproche de confiner à l'utopie. Et Barbara Drake raconte avec quelle joie il découvrait, lors de son second voyage en U.R.S.S., ces mécanismes dont il avait autrefois entrepris la «description théorique». «Regardez, cela fonctionne! Cela fonctionne!» murmurait-il, rayonnant à sa compagne.¹ Ennemi juré de l'utopie et pragmatiste convaincu, il foulait le domaine d'une réalité dont il était maintenant prouvé qu'il avait *prévu*, mais non *imaginé* les contours.

Certes, d'autres systèmes politiques préconisaient une forme ou l'autre de planification étatique. Mais il ne pouvait être indifférent aux Webb que le communisme russe fût le seul à y recourir, non pour consolider un capitalisme menacé dans ses fondements, mais au contraire pour en prendre définitivement la place après en avoir détruit et extirpé les bases. Car, avec la volonté planificatrice, l'anti-capitalisme constitue une autre de leurs constantes idéologiques. Dans «The Decay of Capitalist Civilisation», ils en font le procès systématique, tant au point de vue moral qu'au point de vue de l'efficacité. Les pièces rassemblées dans leur dossier sont toutes d'une implacable sévérité: le parasitisme des possédants dont les richesses sont souvent le produit d'un véritable vol;² la déshumanisation d'une classe entière considérée comme une marchandise, trait qui constitue non une déformation passagère du capitalisme, mais un mal inhérent à sa nature;³ le gaspillage des ressources naturelles;⁴ la détérioration de la qualité de la production, la commercialisation de toutes les valeurs et l'encouragement des pires perversions;⁵ les abus de pouvoir de la puissance monopolisatrice;⁶ la guerre que le capitalisme engendre,⁷ ainsi d'ailleurs que la lutte des classes avec ses conséquences désastreuses.⁸

En substituant à ce capitalisme corrompu et corrupteur, le planisme dans le cadre d'une économie où le mobile du profit a cessé d'être dominant, l'Union soviétique réalisait une étape décisive dans l'édification d'une société répondant aux aspirations des Webb.

¹ B. Drake, *op. cit.*, p. 227.

² S. and B. Webb, *The Decay of Capitalist Civilisation*, p. 31.

³ *Ibid.*, p. 92.

⁴ *Ibid.*, pp. 93-6.

⁵ *Ibid.*, pp. 104-108.

⁶ *Ibid.*, pp. 118-121.

⁷ *Ibid.*, pp. 147-158.

⁸ *Ibid.*, pp. 163-164.

2. *Méfiance à l'égard des masses*

Ce n'est pas assez de dire que l'admiration des Webb pour l'Union soviétique tient, entre autres, à l'abandon par celle-ci du «contrôle ouvrier». Le phénomène est plus large et c'est l'attitude globale des Webb envers l'action ouvrière, les syndicats et, plus généralement, les masses qu'il faut ici mettre en cause.

Sans doute, expliquent-ils avec complaisance comment et pourquoi l'expérience d'auto-gestion et de contrôle ouvrier fut abandonnée en Russie, un an à peine après son inauguration, aux premiers jours de la Révolution d'Octobre.¹ Sans doute aussi, trouvent-ils dans cet abandon une source de satisfaction puisque dès leurs premières œuvres ils s'étaient opposés à toutes les formes d'auto-gestion ouvrière. Ainsi, dans «The Industrial Democracy», ils proclamaient qu'«il ne fait aucun doute que dans un régime collectiviste, comme dans le régime capitaliste, les ouvriers organisés en syndicats n'auront pas plus d'autorité quant à la détermination de la production que les autres citoyens et consommateurs».² C'est que les Webb ne croyaient pas que «les ouvriers aient le désir de participer à la gestion des entreprises, ni qu'on pût leur faire confiance (à cet égard)».³ Ils étaient des adversaires déclarés du slogan «la mine aux mineurs».⁴

Mais leur opposition ne se limitait pas à ce seul aspect du problème ouvrier et syndical. C'est toute leur attitude à l'égard des syndicats, et surtout du syndicalisme révolutionnaire, qu'il faut mentionner ici. Ce courant de pensée, qui de France passa en Angleterre vers 1910, rencontra dès l'abord leur opposition farouche. Ils lui consacrèrent, en 1912, une assez substantielle étude qui en fit le procès et en prononça la condamnation, en se fondant sur des raisons de moralité autant que sur des arguments d'efficacité. «Nous considérons», écrivaient-ils «les principes syndicalistes non seulement comme répréhensibles du point de vue moral, mais aussi comme fondamentalement irréalisables».⁵ Ils se justifiaient en montrant les effets désastreux d'une propagande tendant à fixer chez les ouvriers des comportements purement négatifs et destructeurs, allant du boycott des élections à la grève perlée. L'utilisation de telles méthodes, et en particulier de la grève générale, devait nécessairement conduire à une réaction violente et, peut-être, à la suppression des syndicats. D'ailleurs, si les moyens préconisés par les syndicalistes révolutionnaires sont

¹ Soviet Communism, p. 499-500.

² The Industrial Democracy, p. 818.

³ G. D. H. Cole, History of Socialist Thought, vol. II, p. 213.

⁴ S. Webb, Socialism, False and True, p. 14.

⁵ S. and B. Webb, What Syndicalism means, p. 144.

détestables, la fin qu'ils ont en vue ne l'est pas moins car elle est essentiellement utopique.¹

Notons cette hostilité à la grève comme instrument de lutte sociale. Elle est caractéristique des Webb, se retrouve à différentes étapes de leur carrière et révèle leur attitude à l'égard des manifestations de masse. Ainsi, entre 1910 et 1914, ils s'opposèrent vigoureusement au «Guild Socialism» et à tous les efforts en vue de rendre les syndicats plus combattifs par l'organisation d'actions revendicatives fréquentes et parfois violentes. Ce fut une période d'agitations et de fermentation dans l'histoire du mouvement ouvrier anglais, annonçant les événements de 1919-1920 et l'incompréhension que les Webb manifestèrent alors envers la partie la plus dynamique du socialisme anglais leur valut une impopularité que Beatrice Webb, dans son *Journal*, ne prend pas la peine de dissimuler. Elle y notait, à la fin de l'année 1913: «Nous sommes extraordinairement impopulaires aujourd'hui, plus que nous ne l'avons jamais été;... les classes possédantes nous considèrent comme leurs adversaires les plus sournois; et pour les socialistes révolutionnaires, avec leur sentimentalisme fanatique, nous sommes, avec nos théories, les ennemis principaux de ce qu'ils appellent «enthousiasme» et de ce que nous qualifions d'«hystérie».²

Cette opposition aux mouvements et à l'agitation de masse ne désarma pas en 1919 et en 1920, lorsque les ouvriers des chemins de fer et des mines tentèrent vainement d'arracher la nationalisation de ces secteurs de l'activité économique. A propos de la grève dans les chemins de fer, en 1919, Beatrice Webb, après avoir indiqué que, selon elle, le gouvernement conservateur l'avait voulue et peut-être délibérément provoquée, ajoutait cependant: «Nous pensons que les cheminots avaient raison de poursuivre la lutte... bien que la grève soit difficilement justifiable comme moyen d'action».³ Sa réaction fut identique, l'année suivante, lors de la grande grève des mineurs: «Les mineurs ont un excellent dossier à plaider, mais cela ne justifie pas, du point de vue national, une action directe de l'ampleur envisagée».⁴

Mais c'est surtout à l'attitude des Webb pendant la grève générale de 1926 qu'il faut se référer pour mesurer leur hostilité à l'action directe des masses en général, et à la grève en particulier. Dès son premier jour, Beatrice Webb confiait à son *Journal*: «La Grève Générale échouera», ce qui ne pouvait l'affecter outre-mesure puisque qu'elle

¹ *Ibid.*, p. 147.

² *Beatrice Webb's Diaries (1912-1924)*, 8.12.1913, p. 15.

³ *Ibid.*, 28.9.1919, p. 169.

⁴ *Ibid.*, 20.8.1920, p. 187.

ajoutait « nous avons toujours été contre la Grève Générale ». ¹ Et le lendemain, dans le même Journal, elle précisait la nature et le sens de cette opposition: « ... Nous sommes contre le recours à la Grève Générale comme moyen de forcer les patrons de tel ou tel secteur industriel à céder aux revendications ouvrières, quelque justifiées que celles-ci puissent être. Aucun gouvernement ne peut tolérer pareille méthode d'action – un gouvernement travailliste devrait lui aussi relever un tel défi – ... Si elle (la grève générale) réussissait à forcer la main à la collectivité, cela signifierait qu'une minorité aurait imposé sa volonté à la majorité. Ce serait la fin de la démocratie politique et économique... Quand (cette arme) aura été expérimentée et aura prouvé son inefficacité, comme cela est inévitable, les ouvriers se trouveront dans un état d'esprit plus favorable à une action politique stable et intelligente ». ² Et elle ajoutait que l'échec de la grève générale, « ce monstrueux anachronisme », ³ « sera considéré par les historiens futurs comme l'arrêt de mort de cette doctrine pernicieuse qu'est le « contrôle ouvrier » des affaires publiques par l'intermédiaire des syndicats et par le recours à l'action directe... » ⁴ Lorsque, 13 jours après son déclenchement, la grève générale se termina par l'échec que Beatrice Webb avait prédit et même souhaité, elle salua cette défaite retentissante et lourde de conséquences du mouvement socialiste anglais par cette constatation reconfortante: « La faillite de la Grève Générale prouve à quel point la Grande-Bretagne est une nation saine ». ⁵

Cette prise de position qui n'avait plus rien en commun avec le simple réformisme, mais relève du conservatisme le plus étroit, s'accompagna sur le plan pratique d'un refus des Webb de participer effectivement à l'œuvre d'aide aux familles des grévistes. « Devons-nous accorder notre soutien au fonds de secours aux femmes et enfants de mineurs en grève et inciter les autres à y contribuer également ? » se demandait Beatrice. « Si personne n'en avait rien su, ni Sidney ni moi-même n'aurions donné un penny. J'ai prêté mon nom au Comité et je lui ai envoyé un chèque de 10 livres, uniquement pour me conformer à une attitude générale du monde travailliste avec laquelle je suis secrètement en désaccord ». ⁶ Cette implacable logique se passe elle aussi de commentaires.

¹ Beatrice Webb's Diaries (1924-1932), 3.5.1926, p. 90.

² Ibid., 4.5.1926, p. 91.

³ Ibid., p. 92.

⁴ Ibid., p. 92.

⁵ Ibid., 18.5.1926, p. 98.

⁶ Ibid., 12.6.1926, p. 103.

A la base de ces déclarations tranchantes, il y a l'attitude foncièrement méfiante, souvent hostile, parfois méprisante de Sidney et Beatrice Webb à l'égard des masses populaires. On en pourrait relever, dans le *Journal de Beatrice Webb*, autant d'expressions que sa vie publique et celle de son mari en comptent de manifestations et de preuves. C'est le mépris de l'intellectuel pour l'homme inculte; celui de l'idéaliste pour ceux qui ne peuvent comprendre une telle élévation de pensées et qu'inspirent seulement des mobiles intéressés. A l'époque où le travaillisme était encore pour elle le parti du progrès social, elle jugeait les masses indignes de l'organisation qui prétendait les représenter: «Sa constitution [du Labour Party] en fait apparemment le représentant de tous les déshérités à quelque race qu'ils appartiennent. Mais les hommes et les femmes sans fortune et sans biens ne sont pas spécialement moraux, ni spécialement intelligents. Même la majorité d'entre eux ne l'est pas. Ils forment seulement la couche inférieure d'une humanité médiocre et matérialiste. Les dogmes du Labour Party sont trop bons pour ses membres».¹

Pendant la grève générale de 1926, et l'âge aidant peut-être, ce mépris s'exprima de manière plus virulente encore: «Hélas, les Anglais possèdent un trop-plein de bonté et de bon sens; à quoi les travailleurs britanniques ajoutent leur entêtement, leur jalousie et leur stupidité. Je suis effrayée à la pensée que cette imbécillité grossière et que cet entêtement peuvent empêcher le relèvement de l'industrie britannique».²

Comment les Webb auraient-ils pu accorder leur confiance à des foules dont l'enthousiasme irréféchi, les mouvements passionnels, les émotions irrationnelles, l'ignorance et l'indiscipline foncière, pour ne rien dire de la grossièreté, heurtaient le souci d'ordre, d'organisation et de rationalité de ces intellectuels planificateurs? Une telle incompatibilité d'humeur éclate en maints endroits du *Journal de Beatrice Webb*.³

Dans ces conditions, ce qui pouvait heurter en Russie soviétique les partisans de la «spontanéité des masses», de l'«action directe» et de l'«auto-gestion ouvrière», du fait de l'embrigadement ou de l'encadrement des citoyens dans les institutions et des processus d'action dictés du sommet de la hiérarchie, toute cette discipline systématiquement ordonnée devait au contraire rassurer les Webb. Leur hostilité initiale à la Révolution russe, abstraction faite de considérations tenant aux exigences de la guerre, ne provenait pas tant de leur opposition au

¹ Beatrice Webb's Diaries (1912-1924), 1.7.1919, p. 163.

² Beatrice Webb's Diaries (1924-1932), 18.5.1926, p. 98.

³ Beatrice Webb's Diaries (1912-1924), pp. 26, 45, 88; *ibid.* (1924-1932), p. 95; G. D. H. Cole, *Persons and Periods*, p. 332.

collectivisme, ni au communisme, ni même, comme nous le verrons plus loin, de l'absence de liberté politique, mais bien plutôt de ce débordement des forces populaires, de cette anarchie et de ce chaos en quoi ils voyaient les suites inévitables et désastreuses de tout mouvement révolutionnaire. Quelles que soient les justifications qu'ils donnèrent dans «Soviet Communism» aux événements de 1917 et l'hommage posthume qu'ils rendirent au génie de Lénine, il n'en demeure pas moins qu'il fallut le reflux des années 1920, le retrait de la vague révolutionnaire et son endiguement pour rendre les Webb sensibles à la grandeur des bâtisseurs du communisme. C'est que justement la phase destructrice de la Révolution les heurtait, au même titre que la grève et l'action directe, assimilées au sabotage, autant que les exaltait la période constructive qui la suivit et si Thermidor ne suffit pas à réconcilier Sidney avec la Révolution de 1789, Staline fit découvrir aux Webb la signification historique d'Octobre 1917. Comme ils l'écrivaient dans «Soviet Communism», «le régime soviétique... est le contraire du gouvernement de la populace («mob»)».¹

3. *Bureaucratie et technocratie*

«Les Webb n'ont trouvé en U.R.S.S. que des mécanismes administratifs et des plans bureaucratiques; ils n'ont aperçu ni le chartisme, ni la Commune, ni la révolution d'Octobre».² On aura reconnu le style de Trotski dans cette critique de gauche de leur livre. On aura, en même temps, touché du doigt l'accusation portée contre eux de n'avoir aimé l'U.R.S.S. qu'à partir du moment où la bureaucratie soviétique se fût emparée du régime.

Vouloir ramener à cette seule donnée l'admiration des Webb pour l'Union soviétique est injuste et simpliste. Mais n'en pas tenir compte serait tronquer l'analyse de leur évolution d'une de ses composantes majeures.

Il faut en effet reconnaître tout d'abord que la réputation de «bureaucrates» que l'on faisait aux Webb, et surtout à Sidney, datait des premiers pas qu'ils firent dans la vie publique. Ils la partageaient avec les fabiens des années 1880 dont G. D. H. Cole dit qu'ils étaient, pour la plupart, disposés à considérer le socialisme en termes d'efficacité avant tout et à appliquer à la politique internationale la conception d'un ordre social fondé sur la compétence des experts».³

Dans le Parti Travailleiste et le mouvement ouvrier en général, parmi les socialistes de gauche surtout, les Webb ont très longtemps fait

¹ Soviet Communism; p. 344.

² L. Trotski; op. cité; p. 341.

³ G. D. H. Cole: A History of Socialist Thought; vol. II, p. 192.

figure d'«archi-bureaucrates»,¹ de «vieux bureaucrates dénués de tout sentiment d'humanité».²

Il est possible que, comme le prétend G. D. H. Cole, cette réputation ne fût «peut-être pas tout à fait méritée»³ et qu'elle tînt de la caricature, comme l'affirme le Professeur Tawney.⁴ Mais il est indéniable qu'elle n'est pas non plus dénuée de fondement, qu'elle repose au contraire sur des tendances prononcées et avérées des Webb. Et surtout de Sidney dont on a pu dire qu'il avait «une mentalité de fonctionnaire, c'est-à-dire une propension à concevoir toute idée en fonction des institutions nécessaires pour la réaliser»;⁵ dont on a pu dire aussi qu'il était le «fonctionnaire idéal».⁶

Ces tendances trouvent d'ailleurs leur expression dans les écrits des Webb. Faisant le bilan de leur carrière, de leurs aspirations et de leurs réalisations, Beatrice déclarait dans «Our Partnership» qu'ils «avaient mis tous leurs espoirs dans la classe ouvrière, servie et guidée, il est vrai, par une élite... d'experts qui, sans prétendre à un statut social supérieur, se contenteraient d'exercer le pouvoir que leur confèreraient leur science et leur longue expérience administrative.»⁷

La confiance en les experts, qui, à en croire Margaret Cole, aurait nui à la carrière de Sidney Webb comme Secrétaire d'État aux Colonies,⁸ cette confiance s'exprime aussi bien dans «The Industrial Democracy», où la prétention des syndicats à gérer l'économie est repoussée, mais où ce droit est reconnu aux «directeurs de l'industrie»;⁹ dans «What Syndicalism means» où la nécessité, dans une économie socialiste, «d'experts hautement qualifiés... et d'une discipline appliquée à tout le personnel de gestion» est soulignée avec force;¹⁰ dans «What is Socialism» enfin, où les Webb conditionnent la poursuite du progrès social avant tout à la formation et au développement d'une classe de «fonctionnaires subalternes».¹¹

Il ne faudrait pas pour autant suggérer que les Webb avaient en la technocratie une aveugle confiance. Ils ont souligné que l'autorité accordée aux «directeurs» et aux «experts» devait trouver sa limite dans

¹ L. Woolf, op. cit., p. 286.

² M. I. Cole, Beatrice and Sidney Webb, p. 46.

³ G. D. H. Cole, A History of Socialist Thought, vol. II, p. 214.

⁴ R. H. Tawney, The Webbs in Perspective, p. 8.

⁵ G. D. H. Cole, A History of Socialist Thought, vol. II, p. 210.

⁶ L. Woolf, op. cit., p. 287.

⁷ Dans G. B. Oxnam, op. cit., p. 45.

⁸ M. I. Cole, Préface à Beatrice Webb's Diaries (1924-1932), p. XIII.

⁹ S. and B. Webb, The Industrial Democracy, p. 819.

¹⁰ S. and B. Webb, What means Syndicalism, p. 140.

¹¹ S. and B. Webb, What is Socialism?, dans: The New Statesman, 6.9.1913.

le droit de la collectivité de prendre les décisions ultimes et décisives.¹

Il n'empêche finalement que Sidney et Beatrice Webb concevaient le socialisme comme une société dirigée, orientée par une élite scientifique et morale dont l'autorité repose sur la compétence et où une masse disciplinée accepte cette direction qui, pour ceux qui l'assument, est un devoir et une charge plus qu'un privilège.

Dans quelle mesure la Russie soviétique répondait-elle à une telle exigence? Ce n'est pas ici le lieu de le préciser. Il est toutefois certain que le crédit accordé en U.R.S.S. aux experts, aux compétences et, surtout, le pouvoir conféré à cette élite constituée par le Parti communiste – que Beatrice Webb comparait à un «ordre religieux groupant des fidèles qui seraient en même temps des experts et des techniciens de l'édification sociale»² – rencontraient des traits caractéristiques de la philosophie webbienne et fabienne.

Certes, «Soviet Communism» n'étudie pas la bureaucratie soviétique envisagée et qualifiée comme telle, le terme de bureaucratie n'apparaissant d'ailleurs pour la première fois sous la plume des auteurs qu'à la page 648 de leur livre. Et s'ils décrivent à profusion le fonctionnement des organes «bureaucratiques», ils nient cependant que le régime soviétique puisse être présenté comme une bureaucratie. A les croire, cette accusation tient essentiellement à «l'impatience qu'éprouve le citoyen médiocre devant l'indispensable appareil administratif de toute communauté industriellement développée». Et ils précisent que «cette impatience est due à l'ignorance et à l'incompréhension des exigences de toute organisation sociale efficace et relève d'une mentalité foncièrement anarchiste».³ Mais l'argumentation ainsi présentée par les Webb n'emporte pas l'adhésion et renforce plus qu'elle ne dissipe le soupçon de complaisance à l'égard des tendances bureaucratiques de l'appareil étatique russe.

Nous voudrions enfin signaler un dernier trait révélateur, nous semble-t-il, du «bureaucratisme webbien», d'autant plus significatif qu'il concerne une des rares propositions concrètes avancées par les Webb pour améliorer les relations entre le régime communiste russe et le monde extérieur et pour permettre la diffusion de la «civilisation soviétique». Ayant affirmé que ni la révolution mondiale, ni la subversion, ni les Congrès de la III^{ème} Internationale, ni même la réalisation d'un front commun entre socialistes et communistes ne seraient d'aucune utilité à cet effet, ils proposent – et c'est d'autant plus important qu'on ne trouve nulle autre trace dans leur «Soviet

¹ S. and B. Webb, *The Industrial Democracy*, p. 848.

² Beatrice Webb's *Diaries (1924-1932)*, 28.10.1931, p. 295.

³ *Soviet Communism*, p. 970.

Communism» de proposition concrète¹ – «la constitution d'une nouvelle institution (toujours ce «socialisme institutionnel»!) permettant aux hommes d'État et aux administrateurs municipaux socialistes et communistes... de comparer régulièrement leurs expériences et de discuter... les nombreux problèmes qu'implique l'administration collectiviste.»²

«L'amitié qu'on porte à la bureaucratie soviétique ne va pas à la révolution prolétarienne» écrivait Trotski à propos du livre des Webb sur l'Union soviétique; «c'est même plutôt une assurance contre cette dernière».³ Le jugement est sommaire et n'épuise pas le problème, tant s'en faut; mais on ne peut s'empêcher de penser que Trotski, pour partial qu'il fût, n'avait pas moins visé juste.

4. *L'amour de la science*

A cette longue énumération des traits permanents de la pensée des Webb, nous voudrions plus brièvement ajouter deux données de complément: leur amour de la science et leur conception de la liberté.

Le premier d'entre eux se passe de longs développements. Nous l'avons déjà rencontré en cours d'analyse. Il est inhérent à la mentalité des Webb; inhérent aussi au fabianisme et à son approche «scientifique», quasi-académique du problème social. A vingt-cinq ans, Beatrice Webb estimait déjà que «la façon la plus fructueuse de servir la société (est)... de se livrer à l'investigation des phénomènes sociaux».⁴ Et la même Beatrice écrivait à la fin de sa vie à propos de sa remarquable union avec Sidney que «ce qui nous a unis, c'est notre foi commune... dans l'application de la science aux relations humaines en vue de leur amélioration».⁵ Une fois de plus, on pourrait multiplier les citations d'où il ressort que les Webb, bien plus qu'à la lutte de classes ou à l'action politique, faisaient confiance à la recherche sociologique pour l'édification d'une société plus juste. Le développement de la science en Union soviétique rencontrait donc à son tour une de leurs principales préoccupations et n'est pas étranger à leur admiration.

5. *Une conception «matérialiste» de la liberté*

Dans son essai sur la pensée politique des Webb, Leonard Woolf affirme que leur condescendance à l'égard des excès communistes s'explique «non par l'absence de sentiments d'humanité ou par

¹ A l'exclusion de la préface écrite par Beatrice Webb en 1942 et préconisant la fusion des Internationales socialiste et communiste.

² Soviet Communism, p. 896.

³ L. Trotski, *La Révolution trahie*, p. 339.

⁴ Dans G. B. Oxnam, op. cit., p. 21.

⁵ Ibid., p. 45.

l'insensibilité, mais par leur esprit doctrinaire...».¹ Il y avait certes chez les Webb une sécheresse dont nous avons relevé certaines expressions; un refus de céder aux émotions pour s'en tenir à un dogmatisme dont l'éthique n'était d'ailleurs pas exclue. Mais s'ils acceptèrent, sans protestations véhémentes, et s'ils avalisèrent parfois la violation des principes de liberté par les communistes russes, ce fut aussi en partie en raison de leur propre conception de la liberté. Celle-ci rejette délibérément les critères du libéralisme et de l'individualisme et se rapproche de l'analyse marxiste. Et il convient de souligner que cette perspective «matérialiste» avait été dégagée par eux bien avant leur découverte de l'U.R.S.S.

On en trouve l'expression la plus élaborée dans «The Decay of Capitalist Civilisation»: «Aux esprits simples la liberté apparaît comme la seule négation de l'esclavage... Mais ce genre de liberté n'est guère plus que la liberté de mourir. Dans la société industrielle moderne, où l'homme est incapable de produire tout ce qui est indispensable à la vie, la liberté individuelle est nécessairement liée à la possibilité de se procurer les biens et les services produits par autrui. Traduite dans la réalité quotidienne, la liberté individuelle signifie en fait le pouvoir qu'a chacun d'acheter assez de nourriture et de vêtements, de s'assurer un logement et d'avoir accès à l'instruction et à la culture... Nous pouvons donc définir la liberté individuelle comme la possibilité d'épanouir ses facultés et de satisfaire ses désirs».²

Or, c'est précisément cette liberté-là – et non la liberté politique ou simplement physique – que, selon les Webb, le communisme soviétique s'efforce d'assurer à l'ensemble de la collectivité: «Ce qui paraît aux autorités soviétiques plus essentiel à la communauté que ces restrictions imposées par une classe à la liberté individuelle de l'ensemble des citoyens,³ c'est la nécessité de permettre non à une seule classe, mais au peuple tout entier... d'épanouir le plus largement possible ses facultés mentales et intellectuelles... en augmentant les loisirs de chacun».⁴ Il en découle que la liberté, en fait, est liée au degré de productivité de chaque société.⁵

Et s'il est vrai que la liberté intellectuelle est loin d'être complète en Russie, les auteurs s'emploient à démontrer qu'elle l'est à peine

¹ L. Woolf, *op. cit.*, p. 263.

² S. and B. Webb, *The Decay of Capitalist Civilisation*, pp. 45-6.

³ Les auteurs font allusion au fait que, en régime capitaliste, l'usage de certaines libertés est lié à la fortune ou à la condition sociale; ainsi, le droit au divorce, le droit de chasser, etc.

⁴ *Soviet Communism*, p. 824.

⁵ *Beatrice Webb's Diaries (1924-1932)*, 12.2.1931, p. 267.

davantage en Angleterre, notamment dans le domaine de l'enseignement, qui répand à profusion des valeurs bourgeoises et conservatrices, ainsi qu'une mentalité strictement conformiste.¹

En définitive, il faut noter, d'une part, que Sidney et Beatrice Webb, après avoir distingué une conception de la liberté assimilée à l'absence de contrainte – conception liée à une philosophie statique – et une autre définie positivement comme l'existence de possibilités d'épanouissement («presence of opportunity») – et liée à une vision dynamique de l'univers –, accordent dans leur livre sur l'U.R.S.S. le primat à cette seconde conception,² ce qui semble se situer dans la ligne de leurs opinions antérieures. D'autre part ils se préoccupent avant tout de la «liberté de l'esprit», la liberté intellectuelle. Ils reconnaissent qu'elle fait défaut en U.R.S.S. dans la mesure où existe la «maladie de l'orthodoxie» et ils font un plaidoyer vigoureux pour que les autorités soviétiques y fassent droit. Ils font remarquer à ce propos qu'une telle liberté est indispensable à la recherche scientifique et que les risques qu'elle impliquerait pour le maintien du régime communiste sont imaginaires puisque les produits de ce libre développement intellectuel «n'atteignent pas les masses populaires peu instruites, ni même les praticiens qui mettent la technique en œuvre».³ La liberté de pensée semble moins les préoccuper que la liberté académique.

C. FABIANISME ET COMMUNISME

Dans une lettre retentissante écrite au «Times» en août 1931, à son retour d'Union soviétique, George B. Shaw, dont l'humour ne désarmait jamais, quelle que fût la gravité d'un problème, proclamait que le «Communisme russe ne se confond ni avec l'anarchisme, ni avec le syndicalisme... Le communisme russe, c'est le fabianisme socialiste».⁴ Encore faudrait-il savoir dans quelle mesure il s'agit ici d'une boutade et la part de vérité qu'elle contient éventuellement.

A première vue, on imagine mal courants plus opposés que le fabianisme réformateur et le communisme révolutionnaire. Théoriquement, les deux conceptions semblent séparées par un abîme et, sur le plan des réalités, les réalisations dont elles peuvent se prévaloir et les mérites auxquels elles peuvent prétendre, bref leur bilan historique, n'ont rien en commun. Là où les fabiens recommandent l'étude

¹ Soviet Communism, pp. 827-829.

² Ibid., p. 831.

³ Ibid., pp. 836-7. Trotski aura beau jeu de faire remarquer à propos de cette apologie d'une liberté aristocratique et à usage limité que «Les 'fabians' s'indignaient de voir le peuple révolutionnaire priver les 'gens instruits' de liberté, mais ils trouvent naturel que la bureaucratie prive le prolétariat de liberté» (Trotski, *Ma Vie*, p. 612).

⁴ The Times, 13.8.1931.

objective des faits sociaux, les communistes incitent à l'action et mettent en garde contre les pièges de l'objectivité. Les uns s'adressent au surplus à une élite sociale et, en tous cas, à une aristocratie de l'esprit; tandis que les autres veulent éduquer la masse, la meilleure éducation consistant d'ailleurs dans la pratique révolutionnaire. Que peut-il dès lors y avoir en commun entre les cercles d'études fabiens et un parti populaire, prolétarien, plébéien: le Parti communiste?

Pour répondre avec quelque justesse à cette question, il faut se garder de la poser en termes de catégories absolues et abstraites. Car tout dépend finalement de la phase historique où l'on place le communisme et du cadre économique qui en conditionne les traits. L'aspect sous lequel se présentait l'Union soviétique dans les années 1930 ne rappelait que très vaguement l'image d'une société vraiment communiste. Entre cette dernière, projection dans l'avenir de l'analyse économique et sociale marxiste, et la Russie soviétique toute entière vouée à l'œuvre d'industrialisation, édifiant ainsi, dans les affres et la cruauté du plus terrible des enfantements, les *bases* du régime communiste, quelle énorme différence!

Et d'autre part, lorsqu'éclate la Révolution d'Octobre, lorsqu'elle porte à leur paroxysme les passions déjà exacerbées, paraît augmenter encore le chaos existant, divise la communauté nationale, déchaîne la violence et durcit l'enthousiasme, le communisme représente ce que le fabianisme réprouve par dessus tout, le désordre et l'anarchie. Il est significatif à cet égard que dans les premières années de la Révolution russe, les Webb n'aient voulu voir en elle qu'une manifestation spécifiquement russe de l'anarcho-syndicalisme, cette «doctrine pernicieuse» parce qu'essentiellement destructrice. Mais que vienne le reflux de la vague révolutionnaire et que commence la phase constructive du communisme, et les fabiens peuvent être amenés à reconsidérer leur position. Le bolchévisme, en effet, prend un nouveau visage; au modèle culturel qu'il mettait à l'honneur, à l'«*homo bolchevicus*» s'en substitue un autre, l'«*homo sovieticus*»: l'agitateur révolutionnaire cède le pas au producteur. Kamenev, conciliateur-né, il est vrai, et parmi les plus modérés des Bolchéviks, constatait en 1924 que «nous sommes sortis de la période des soubresauts violents et des catastrophes et nous abordons maintenant une phase de lent développement économique».¹ Quelques années plus tard, ce changement radical des exigences et des méthodes communistes devait à son tour frapper les Webb et contribuer à leur «conversion». Il ramenait les pionniers bolchéviks dans des chemins plus familiers aux fabiens que les sentiers rocaillieux des entreprises révolutionnaires. Certes, le

¹ Cité par E. H. Carr, *A History of Soviet Russia: Socialism in One Country (1924-1926)*, Londres 1958, vol. I, p. 23.

producteur aussi fait œuvre révolutionnaire puisqu'il renforce le régime soviétique, dans sa structure industrielle surtout, et que son travail, c'est en fait la société communiste en gestation. Mais si les effets se rencontrent et les mobiles coïncident, quelle différence dans la forme! Et tout n'est-il pas dans la manière?

Et aussi dans le rythme qu'impose l'histoire à ceux qui en sont les artisans. A la précipitation qui préside aux grands cataclysmes de la Révolution succède une cadence plus modérée sans laquelle l'œuvre des bâtisseurs est impossible. Nul ne l'a mieux compris que Lénine lui-même qui déclarait dans un discours prononcé en décembre 1921: «Apprenez à travailler à un rythme différent, à mesurer votre tâche en décades et non plus en mois». ¹ De telles échéances correspondaient parfaitement aux calculs fabiens. «Voici une œuvre dont l'exécution demandera des dizaines d'années», disait Lénine dans le même discours. ² Ces horizons lointains rappelaient les tableaux brossés par les réformistes fabiens, les perspectives éloignées qu'ils avaient dégagées.

Le fabien, à présent, se sent plus en confiance. Dès qu'il s'agit d'établir des institutions nouvelles, d'inventer de nouvelles techniques sociales, il se sent en terrain connu. Le syndicaliste révolutionnaire s'étant mis au pas, ayant compris que la discipline socialiste est devenue la nécessité suprême, l'heure de l'expert a enfin sonné. Cela ne signifie pas pour autant que l'esprit de la révolution soit mort et que la bureaucratie ou la technocratie triomphent; mais le climat a changé et avec lui l'ordre des priorités et des impératifs. Le communisme subit moins ce changement que la société soviétique. Le communisme est un mouvement mondial, une protestation et une revendication universelles. Aussi, quoiqu'influencé fortement par la situation russe, il garde, dans une société internationale restée capitaliste, son caractère de protestation et de révolte. C'est bien pourquoi les Webb ne complétèrent jamais leur admiration pour la Russie par leur adhésion au mouvement communiste.

Dans un passage de «Soviet Communism» consacré aux partis communistes occidentaux, les Webb, retrouvant un vieux fond de pédanterie fabienne déclarent péremptoirement: «These parties are not made up of the right sort of people». ³ Et, confondant peut-être le révolutionnaire professionnel avec le bureaucrate assagi, ils expliquent que les membres du Parti communiste ne ressemblent en rien aux «hommes et aux femmes que Lénine enrôla [sic] dans son parti entre 1903 et 1914» et qu'ils décrivent comme des individus

¹ Ibid., p. 24.

² Ibid., p. 24.

³ Soviet Communism, p. 894.

«soigneusement instruits, rigoureusement disciplinés et obéissant sans réticence». Ce qu'ils reprochent aux communistes de leur temps, c'est d'avoir «dans le sang l'esprit de révolte et non de construction»; c'est de «combattre leurs ennemis au lieu de les convertir au communisme».¹

Il serait naturellement exagéré de prétendre que, contrairement aux partis communistes occidentaux, l'Union soviétique avait rejeté la «critique des armes» et opté pour l'arme typiquement fabienne du prosélytisme. Mais au moins rassurait-elle les fabiens par sa volonté éminemment *constructive* d'édifier un ordre nouveau. Et, ce qui plus est, une fois la tempête apaisée, de l'édifier *dans l'ordre*. Comparant dans son *Journal* la situation des États-Unis à celle de l'Union soviétique, Beatrice Webb révèle peut-être le fond de sa pensée lorsqu'elle affirme que l'U.R.S.S. manifeste sa supériorité dans son respect et sa mise en œuvre «de la loi et de l'ordre»²

Que cet ordre procède non d'un État capitaliste et d'une classe mercantile, mais d'une société où s'épanouit le culte de la science et où l'impulsion au progrès est donnée par une élite constituée par le Parti communiste, est un facteur supplémentaire de l'adhésion fabienne. Comme de bien entendu, les millions de membres du Parti communiste d'Union soviétique forment un «ordre» très différent des quelques centaines d'hommes groupés dans la Société fabienne. Il y a entre les deux institutions des différences considérables et nombreuses, mais aussi une analogie au moins: ils conçoivent, à des degrés différents il est vrai, l'organisation sociale comme procédant d'une source élevée, éclairée et bienfaisante. Ceci dit, les rapports de l'autorité avec la masse sont autrement considérés par les fabiens et par les communistes. Pour les premiers, nous l'avons vu, les masses sont simplement les bénéficiaires, les objets d'une action réformatrice. Les communistes, au contraire, s'appuient sur les masses actives et ne sont rien sans elles, préalablement encadrées, guidées, orientées. Les uns et les autres cependant sont des adversaires acharnés de la «spontanéité des masses» qui se heurte à leur scepticisme et à leur méfiance et si les Webb étaient très éloignés du Lénine de 1917, ils l'étaient certainement davantage encore de Rosa Luxembourg.

Enfin, et peut-être surtout, les fabiens, avec leur confiance dans les experts et les administrateurs, leur méfiance instinctive pour toutes les formes d'utopie, prétendaient toujours s'en tenir aux propositions réalistes, aux possibilités réelles et immédiates de construction et de

¹ Ibid., p. 894.

² Beatrice Webb's Diaries (1924-1932), 22.6.1930, p. 246; même remarque: 28.12.1930, p. 261.

réformation sociales, aux réalités concrètes. Or, la Russie soviétique était devenue une réalité, plus respectable en cela qu'un Lord Maire, et à fortiori, qu'un préjugé où l'attachement à certaines valeurs idéales entraînait pour une part certaine. Parmi les séductions que l'Union soviétique offrait à ses visiteurs fabiens, il en est une en effet que nous n'avons pas encore citée et qui comptait pourtant à leurs yeux autant et peut-être plus que les autres: celle d'exister. Le prestige de l'efficacité et de la réussite brillait pour les pragmatistes anglais d'un éclat particulier qui éclipsait les taches sombres d'un tableau trop riche pour permettre la simplification grossière. Ce que, dans «The Decay of Capitalist Civilisation», les Webb disaient de la révolution industrielle, dont ils avaient dépeint l'horreur, peut s'appliquer mutatis mutandis à l'Union soviétique: «Après coup, on pardonne beaucoup à une révolution qui a réussi».¹

Est-ce à dire qu'en réorientant vers l'Est leur allégeance, ou du moins leurs aspirations, les Webb demeuraient simplement et fidèlement dans la ligne fabienne? Pour le prétendre, il faudrait nier complètement l'évolution de leurs idées politiques à la suite de la crise du monde occidental. Cette évolution, comme nous l'avons dit, était surtout marquée chez Beatrice. Il est indéniable que, sur bien des points, leurs thèses – et avant tout ses thèses – se radicalisèrent. Tout en conservant certaines de leurs caractéristiques de droite – par exemple l'extrême méfiance à l'égard des masses contrastant avec le crédit accordé aux experts –, ils évoluèrent rapidement vers la gauche du socialisme anglais, après en avoir incarné la droite. Le Professeur Tawney a beau prétendre qu'en ce qui concerne la Grande-Bretagne, leur pèlerinage en Russie ne changea rien à leurs opinions... «Ils continuèrent... à croire que la démocratie parlementaire, malgré les limitations de son inévitable gradualisme, gardait toute sa valeur»,² l'assertion n'est pas convaincante. Elle ne rend pas compte, en particulier, de la remise en cause par Beatrice Webb de l'«inévitabilité du gradualisme» et de celle, clairement exprimée dans «Soviet Communism» du système des partis; pas plus que de la critique du mouvement socialiste en Europe occidentale, paralysé par ses contradictions. Dès 1931, Beatrice Webb notait dans son Journal: «Notre réputation nous situe de plus en plus vers la gauche».³ Les dernières dix années de leur vie devaient encore précipiter cette évolution.

En dernière analyse, l'Union soviétique satisfaisait à la fois à leurs aspirations nouvelles et à leurs convictions d'autrefois, de toujours.

¹ S. and B. Webb, *The Decay of Capitalist Civilisation*, p. 78.

² R. H. Tawney, *The Webbs in Perspective*, p. 11.

³ *Beatrice Webb's Diaries (1924-1932)*, 4.2.1931, p. 263.

L'ordre et la discipline qui y régnaient apaisaient les craintes que le socialisme révolutionnaire leur avait toujours inspirées; l'encadrement des masses soviétiques faisait reculer le spectre de l'anarchie. Mais la destruction du capitalisme, la consolidation des structures collectivistes, l'industrialisation du pays, l'immense effort culturel, la lutte enfin que la Russie soviétique menait avec plus de résolution que toute autre Puissance contre le fascisme – tout en s'abstenant de recourir à la «subversion», mais en préférant au contraire les procédés classiques de la diplomatie –, tout cela répondait à la radicalisation de leur pensée et à leurs idéaux socialistes.

Ce que la soviétophilie des Webb nous enseigne, en définitive, c'est que le réformisme consiste à reculer devant la révolution, à la refuser pour l'avenir, pour l'avenir immédiat surtout, mais qu'il ne s'interdit pas de l'approuver ou de l'entériner rétrospectivement. Le réformisme ne se conçoit qu'en tant que projection vers l'avenir. Il perd son sens dès qu'il se tourne vers le passé. Cela l'oblige à admettre, dans le cours des événements historiques, certains hyatus, correspondant aux périodes révolutionnaires, exceptions par rapport à la règle générale, véritables parenthèses de l'histoire. Comme l'écrivait Georges B. Shaw dans sa lettre au Times: «Si une révolution violente éclatait en Angleterre, ... le gradualisme serait également inévitable au lendemain et à la veille de cette Révolution».¹

Mais que faut-il faire au jour même de la Révolution pour satisfaire aux canons fabiens de la non-violence et de la diffusion pacifique du socialisme? La faiblesse des Webb et du fabianisme, est de n'offrir aucune réponse valable à cette question. Car si la civilisation soviétique est vraiment supérieure à sa rivale occidentale, les socialistes occidentaux doivent-ils passivement attendre le triomphe de la vérité? Et s'il faut retenir la seule recette que les Webb daignent donner à leurs lecteurs, des réunions entre administrateurs socialistes et communistes, synthétisent-elles toute la dynamique sociale? Il faut pour le croire une bonne dose d'illusions et un coefficient élevé de myopie politique.

Ce n'est pas là la seule lacune importante de l'analyse des Webb. Ce qu'ils ne disent nulle part, c'est que le régime soviétique constituait non la réalisation du communisme, mais une tentative révolutionnaire d'industrialiser et de socialiser une société économiquement arriérée, une civilisation à bien des égards encore médiévale; une tentative révolutionnaire de «brûler les étapes», de sauter par dessus la phase capitaliste de l'histoire économique, ou de la raccourcir à l'extrême. Les Webb, socialistes et sociologues occidentaux, écrivant pour un public

¹ The Times, 13.8.1931.

occidental, ne devaient-ils pas marquer la différence entre cette situation et celle d'une Europe industrialisée? Ne devaient-ils pas essayer tout au moins de dégager la leçon de l'expérience russe pour un socialisme occidental inséré dans un tout autre contexte, mais aspirant à une transformation orientée dans une même direction, celle d'une société collectiviste?

Malheureusement, leur analyse de la civilisation soviétique ne les a pas conduits à une réflexion sérieuse sur les problèmes de *leur* temps et de *leur* société. Or, la science politique est aussi la science de la politique. De la connaissance, elle débouche sur l'action. «Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde; il s'agit maintenant de le transformer», écrivait Marx dans sa Thèse sur Feuerbach. Si Sidney et Beatrice Webb ont offert du régime soviétique une interprétation sérieuse, les limites de leur étude n'ont évidemment en rien contribué à transformer le monde où ils vivaient: ce n'est pas par la seule référence, fût-elle éclairante et exaltante, à des modèles lointains que se règlent les conflits, que se résolvent les contradictions et que s'édifie la société de demain.

Il n'est pas inutile d'y insister aujourd'hui où tant d'émules des Webb découvrent, à l'heure krouchtchevienne de la conquête des espaces et du dépassement de l'économie capitaliste, le visage nouveau de la Russie communiste.